

Charlotte et son duc

Robert Lévesque

Numéro 85, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2021). Compte rendu de [Charlotte et son duc]. *L'Inconvénient*, (85), 50–53.

Charlotte et son duc

ATELIERS **Robert Lévesque**

Parmi les *lettres choisies* de la famille Brontë, que l'on peut maintenant lire en français, il en est une – *savoureuse*, si tant est que je puisse employer un adjectif agréable en regard de l'histoire sombre d'une telle famille – que Charlotte envoie à son père le 5 décembre 1849 pour lui raconter un dîner londonien où, chez son éditeur censé être le seul à savoir qu'elle est l'auteure de *Jane Eyre*, paru en 1847 sous le pseudonyme masculin de Currer Bell, William Thackeray est là qui, « à deux reprises », précise-t-elle, lui a donné « une poignée de main des plus chaleureuses » alors qu'elle explique au pasteur son père que « nul ne nous avait présentés », « on ne lui avait pas révélé qui j'étais ».

Elle ajoute, satisfaite, rassurante : « Je vais sans bruit mon chemin. Je soupçonne que la plupart des gens savent qui je suis, mais ils sont trop bien élevés pour le laisser voir – de sorte que j'échappe au tumulte et à la publicité qui me sont si désagréables. » Sûr que Thackeray savait qu'il dînait ce soir-là avec Charlotte Brontë, la sœur d'Emily et d'Anne qui avaient, cette même année 1847, tout juste avant de mourir toutes les deux de tuberculose, publié *Wuthering Heights* et *Agnes Grey* sous les pseudonymes frérots d'Ellis et d'Acton Bell. Les frères Bell étaient en réalité les sœurs Brontë, cela allait finir par se savoir ; en 1855, à la mort de Charlotte, la gloire des Brontë se répand et sera jugée phénoménale dans l'histoire littéraire universelle. Thackeray, ce soir-là du 5 décembre 1849, le dernier dry gin bu, fila au Garrick Club et, se jouant à demi de la promesse faite à George Smith, l'éditeur de Charlotte, se vanta d'avoir « dîné avec Jane Eyre »...

Ce dîner londonien chez George Smith où – sur demande – l'on va feindre d'ignorer à qui l'on parle (où l'on accepte de protéger une fragilité) n'est pas sans me rappeler, toutes proportions gardées, mes vendredis après-midi à l'atelier d'imprimerie du boulevard Lebeau où l'on bouclait les éditions dominicales de *Québec-Presse* au début des années 1970 avec notre correcteur d'épreuves, Réjean Ducharme, qui savait qu'on savait qui il était, alors que rien au monde ne

nous aurait fait rompre le pacte passé entre Gérard Godin et nous, les plumes du canard, un contrat de silence aussi fort que celui de l'omerta sicilienne (voir les numéros 73 et 84 de *L'Inconvénient*).

•

Le cas est unique, sans pareil : quelle famille ! Trois frangines, très tôt orphelines de leur mère, élevées par un pasteur désargenté au presbytère de Haworth au fin fond du Yorkshire et qui, toutes trois, vont mourir jeunes, à l'âge de vingt-sept (Anne), vingt-neuf (Emily) et trente-neuf ans (Charlotte). Sous des pseudonymes masculins, elles auront chacune écrit au moins un chef-d'œuvre, les célèbrissimes *Hauts de Hurlevent* (Emily), *Jane Eyre* (Charlotte) et *Agnès Grey* (Anne). Et leur frère, Branwell, l'être tant aimé, aussi doué qu'elles sinon plus, et qui, lui, le plus désireux de gloire, va sombrer dans l'alcool et le délire et rendre l'âme à trente et un ans (il est le premier de la fratrie à mourir, en 1848). On sait que c'est Emily qui tint le plus à préserver leur incognito, Anne également y tenait, et Charlotte, l'aînée, celle qui poussa les autres à publier, le leur promit, elle garderait le secret, elle s'occuperait de solliciter les éditeurs à la condition que, si elles réussissaient à être éditées, elles fussent reconnues comme écrivains à part entière, échappant à la condition de femmes ; ainsi fut prise la décision, dans l'Angleterre conservatrice, victorienne et misogynne, de convertir leurs initiales en celles d'hommes, *Currer* pour Charlotte, *Ellis* pour Emily et *Acton* pour Anne. Ce sera, ce fut les romanciers Bell.

Seul Branwell (écarté du secret de ses sœurs, comme le père qui ne l'apprendra de Charlotte qu'un an après la parution de *Jane Eyre*) signa des poèmes de son véritable nom de famille, mais de successifs et très secs refus à ses lettres par trop pressantes, rédigées d'un ton au bord de l'arrogance, l'attristent puis l'ébranlent, puis le mènent au délire, alcool et drogue, dettes et colères. Il mourra sans savoir que les frères Bell dont on commence à parler dans les journaux sont ses sœurs.

•

Les biographes de la fratrie d'Haworth, du mythique quatuor Brontë, ont tous commenté ce phénomène littéraire familial en remontant dans l'enfance du frère et des sœurs pour s'arrêter à ce jour de juin 1826 où Branwell, qui a neuf ans, reçoit de son père une boîte contenant douze soldats de plomb. C'est Charlotte qui a raconté plus tard l'événement, la *scène primitive* : « Branwell se présenta à notre porte avec une boîte de soldats. Emily et moi sautâmes du lit ; j'en attrapai un et m'exclamai : "C'est le duc de Wellington ! Ce sera le mien !" Quand je dis cela, Emily en prit un et dit que ce serait le sien. Quand Anne descendit, elle aussi en choisit un. Le mien était le plus joli. Celui d'Emily avait l'air sévère. Nous l'appelâmes Gravey. Celui d'Anne était une drôle de petite chose qui lui ressemblait beaucoup. On l'appela Waiting Boy. Branwell choisit Bonaparte. » Charlotte, Emily et Anne ont, ce jour-là, dix, huit et six ans.

La fratrie Brontë va grandir avec ces « jeunes hommes », comme les enfants les appellent, leur inventant des histoires, établissant deux clans, les O'Dean et les Îliens, leur écrivant des aventures, Branwell, très habile, fabriquant des livres miniatures pour qu'avec ses sœurs ils y écrivent une saga, le royaume imaginaire d'Angria ; ce jeu dura six ans (jusqu'à douze, quatorze, quinze et seize ans), et les chercheurs qui ont pu consulter ce corpus y ont trouvé maints éléments de fiction qui ont fait le passage des minilivres jouets aux grands romans qui allaient bouleverser Virginia Woolf, Georges Bataille, Cioran, un lectorat mondial, et Réjean Ducharme dont la bibliothèque maintenant connue contenait quatre éditions différentes des *Hauts de Hurlevent* et une de *Jane Eyre*.

•

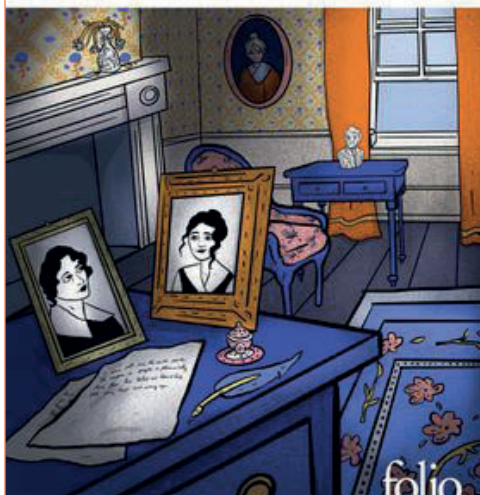
Branwell meurt de tuberculose le 24 septembre 1848, la veille il s'était soûlé à l'auberge du village. Dans une lettre à son éditeur, Charlotte écrit : « Ce n'est pas le sentiment de ce que j'ai perdu qui fait couler mes pleurs – nul soutien ne m'a été ôté, nul réconfort ne m'a été arraché, nul compagnon chéri ne m'a été enlevé – mais le naufrage d'un talent,

Famille Brontë

Lettres choisies

Préface de Laura El Makki

Traduction et édition de Constance Lacroix



folio
classique

le néant d'une promesse, l'extinction, morne et prématurée, d'un esprit fait pour répandre une ardente et vive lumière. Mon frère était d'un an mon cadet. J'eus pour lui jadis – il y a longtemps – bien des aspirations et des ambitions. Elles ont péri lamentablement – il n'a laissé, pour tout vestige, qu'un souvenir d'égarements et de douleurs – je ne saurais exprimer l'amère pitié qu'éveillent sa vie et sa mort – la poignante mélancolie qu'inspire la vacuité de son existence – je veux espérer que le temps adoucira ces émotions. »

Elle a alors trente-deux ans, elle gardera de lui le souvenir chéri, privilégié, d'un frère, le seul, un enfant inventif et lumineux qui, de neuf à quinze ans, l'aura initiée au jeu, aux histoires, à l'écriture, au dessin, à la fabrique de livres, à la conquête de l'univers imaginaire d'Angria qu'elle, Emily et Anne menèrent en commun avec leur Branwell et son Bonaparte, Emily et son Gravey, Anne et son Waiting Boy, et puis elle avec son duc, celui de Wellington, le noble militaire qui ne perdit jamais une bataille, qui en 1815 fit connaître à Bonaparte son Waterloo – au choix des soldats de plomb, Branwell à neuf ans avait pris le perdant... et Charlotte l'imbattable.

•

En juin 1850, alors que des travaux ont lieu au presbytère d'Haworth, Charlotte, en deuil de sa fratrie, va passer un mois à Londres, logée chez son éditeur. Le secret sur la véritable identité de Currer Bell circule, un rien éventé, de Polichinelle pour le monde littéraire, des critiques ont écrit que seule une femme pouvait être l'auteur de *Jane Eyre*, mais qu'à cela ne tienne, elle continue de jouer le jeu, à se dissimuler tout en sortant dans le monde (« j'ai aperçu le duc de Wellington à la chapelle royale (c'est vraiment un vieillard magnifique) – j'ai assisté à une séance de la Chambre des Communes », écrit-elle à Ellen Nussey, sa grande amie d'enfance qui, même elle, à qui Charlotte s'est le plus confiée, n'a su que bien après coup qu'elle était l'auteure de *Jane Eyre*). Dans une lettre à son père, elle confirme : « Je reste fidèle à mon obscurité », mais devant quelqu'un comme Thackeray, qu'elle rencontre à nouveau, deux heures d'entretien dans le bureau de son éditeur, on voit bien, en lisant cette lettre-ci, du 12 juin, qu'elle a du caractère, l'admiratrice de Wellington surnommé le « duc de fer » : « Le colosse avait pris place en face de moi – je fus amenée à lui parler de ses défauts (littéraires, j'entends, bien sûr). Je les lui énumérai un à un à mesure qu'ils me venaient à l'esprit, en le conviant à chaque fois à s'en expliquer ou à se justifier, et il ne s'en fit pas faute, à la vérité, mais à la manière d'un vrai Turc, d'un fieffé païen – c'est-à-dire que les excuses qu'il invoquait étaient souvent plus répréhensibles encore que l'offense en elle-même. Nous nous sommes quittés assez bons amis – je dois en principe souper chez lui ce soir. »

Dans une note, Constance Lacroix, qui a traduit et édité ces *lettres choisies*, indique : « [Le] souper fut un fiasco. La timidité rendit Charlotte muette ; Thackeray, abandonnant ses hôtes, s'éclipsa et acheva la soirée à son club. »

Assurée lorsque seule à seul avec un pair comme le romancier de *La foire aux vanités*, combative sur le papier lorsqu'elle réplique à des critiques (« Il y a dans votre article un ou deux passages que vous avez eu tort d'écrire », écrit-elle le 19 janvier 1850 au respecté chroniqueur Georges Lewes, par ailleurs l'amant de la romancière George Eliot), mais complètement timorée au milieu d'une tablée bourgeoise, pas de conversation, Charlotte Brontë n'avait d'assurance qu'au regard de la littérature et en face à face avec un écrivain, car on aura compris qu'elle était, en sa volonté, autant et sinon plus Currer Bell qu'une des filles du pasteur Brontë. À son éditeur, le 16 août 1849, elle confie qu'elle voudrait pouvoir dire « à de tels

juges » (en parlant des critiques) : « Je ne dois être ni homme ni femme à vos yeux. C'est comme auteur, et auteur seulement, que je comparais devant vous. »

•

Ces trois cent dix *lettres choisies* de la famille Brontë sont pour la très grande majorité des lettres de Charlotte, l'aînée de remplacement (les premiers enfants du couple Brontë, deux filles, étant morts de tuberculose à dix et onze ans), celle qui va survivre durant huit ans à sa fratrie fauchée en dix-huit mois (entre septembre 1848 et mai 1849), celle qui avait pris l'initiative – afin d'éviter des vies de servantes, au mieux de gouvernantes – de se lancer à trois dans le monde littéraire masculin alors qu'Emily et Anne étaient des natures rentrées, secrètes, brouillées. Charlotte fut donc de ce fait la maîtresse du jeu épistolaire qu'on nous présente (les sept lettres de Branwell sont des requêtes, les six d'Anne et les trois d'Emily sont des lettres de circonstance ou de remerciement) et c'est donc par elle, Charlotte Brontë, que l'on entre dans l'atelier familial, dans le monde du dedans, ses craintes, ses secrets, ses espoirs, et toutes ces lettres, ce sont, comme l'écrit Laura El Makki en préface, « le sarcophage de la famille ».

•

Du lot en voici deux, des plus touchantes, Charlotte écrit à son amie Ellen Nussey le 23 juin 1849, elle revient d'un rare séjour à la mer : « Je suis arrivée un peu avant huit heures. La maison m'attendait, hospitalière et brillante de propreté ; Papa et nos servantes étaient en bonne santé et ils m'ont accueillie avec une affection qui aurait dû adoucir ma peine. Les chiens, à ma vue, ont été saisis d'une étrange allégresse. Ils croyaient, j'en suis sûre, que je précédais mes sœurs – ces pauvres créatures muettes se disaient que puisque j'étais désormais de retour, celles qui étaient absentes depuis si longtemps ne pouvaient être bien loin. »

Le 25 juin, écrivant à son éditeur, elle revient sur cette *étrange allégresse* des chiens... « Le presbytère d'Haworth est toujours pour moi un foyer, où tout n'est pas que ruine et désolation. Il me reste Papa, et deux servantes fidèles et aimantes, et nos deux vieux chiens, non moins aimants et fidèles à leurs façons – le grand dogue d'Emily, qui assista à son agonie couché au pied de son lit, puis accompagna son cercueil jusqu'à la crypte et suivit l'office funèbre à nos pieds, allongé devant notre banc – et le petit épagneul d'Anne. Ces pauvres bêtes m'ont accueillie avec de singuliers transports. Jadis, lorsque je revenais après m'être brièvement absentée, ils ne manquaient jamais de me faire fête – mais non avec cette étrange et bouleversante allégresse – sans doute songeaient-ils que, puisque j'étais de retour, mes sœurs ne tarderaient pas – mais jamais plus mes sœurs ne reviendront. C'est en vain que Keeper s'en ira inspecter la chambrette d'Emily, c'est en vain que Flossy guettera d'un œil mélancolique la silhouette d'Anne – jamais plus il ne leur sera donné de les revoir – non plus qu'à moi – ou du moins avec mes yeux de chair. » ■

LETTRES CHOISIES

Famille Brontë

Préface de Laura El Makki

Traduit et édité par Constance Lacroix

Folio classique, 2020, 698 p.